

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 10

Artikel: Mendelssohn et Schumann
Autor: Rüdder, May de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

passant à Trogen, où il entre chez le messager qui devait lui remettre ses effets :

« Je le trouvai chez lui dans une maison de bois nouvellement construite, d'une propreté admirable, et représentant le véritable idéal d'un intérieur suisse. Il était assis devant la table avec toute sa famille ; une douce chaleur se répandait dans la chambre et partout régnait un ordre parfait. Le vieux messager se leva, vint au devant de moi, me tendit la main et me força à m'asseoir ; puis il envoya dans tout le village chercher pour moi un porteur ou une voiture ; mais personne ne voulant marcher, il finit par me donner son fils... Une délicieuse petite fille à chevelure blonde faisait un travail à l'aiguille, la vieille mère lisait dans un gros livre, le messager lui-même lisait les derniers journaux ; c'était un tableau superbe. »

Suivons le musicien à Lindau où, de Saint-Gall, il s'est fait conduire en voiture et où, le soir, il trouve un orgue admirable et joue à cœur joie le merveilleux prélude de J.-S. Bach : « Schmücke dich, o liebe Seele... » Il ne nous restera plus qu'à entendre l'adieu humoristique par lequel il clôt son journal de voyage à travers notre pays :

« Le piéton mouillé et crotté vous fait ses adieux ; la prochaine fois il vous écrira en citadin, ayant cartes de visite, linge blanc et habit noir. »

C'est le 5 septembre 1831.

* * *

L'œuvre du maître dont nous commémorons ces jours la naissance, n'a pas gardé le moindre souvenir du « piéton mouillé et crotté », mais elle est tout imprégnée d'une atmosphère de fraîcheur, de pureté, de sérénité que l'on ne respire que sur les hauteurs. Et si nos cieux ne furent guère cléments au voyageur, ils ont du moins accueilli le musicien avec une faveur sincère et durable. Il n'est pas de piano qui n'ait vibré (hélas ! parfois comment !) au son des *Romances sans paroles*. Nos jeunes filles ont toutes chanté les *Duos* et nos chœurs d'hommes le *Wer hat dich, du schöner Wald*. La musique de chambre, les concertos de violon et de piano, comme les symphonies « écossaise » et « italienne » ou la musique du *Songe d'une nuit d'été* ont été et sont encore joués par toutes nos associations de concerts. *Elie, St-Paul* et le *Chant de louanges* sont au répertoire d'un certain nombre de sociétés chorales, petites et grandes. C'est montrer assez que nous considérons Félix Mendelssohn-Bartholdy sinon comme « l'un des musiciens tout à fait grands », du moins comme un de ceux « qui marchent immédiatement à leur suite ».

Il valait la peine, en ce moment, de le dire, ou tout au moins de le rappeler.

GEORGES HUMBERT.

La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro l'étude déjà annoncée de M. GEORGES BECKER : *Les ancêtres du piano*.

Mendelssohn et Schumann.

La claire et sympathique figure de Mendelssohn a eu le rare privilège d'être toujours entourée d'unanimes louanges, de juste estime et de profonde reconnaissance. Peu, de son vivant même, l'ont envie ou méconnu, et ses plus illustres contemporains de tous les pays, ont toujours proclamé ses hautes qualités de virtuose, de chef d'orchestre et de compositeur. Cette

réputation qui augmentait à chaque œuvre nouvelle du maître, se maintint après sa mort (4 novembre 1847), et aujourd'hui, Mendelssohn jouit encore toujours de l'inaltérable sympathie du public et des artistes : le centième anniversaire de sa naissance (3 février 1809) se célèbre dans le monde musical entier et son nom semble même s'auréoler à cette occasion, d'une gloire toute nouvelle. Le temps, cet admirable régulateur de toutes choses, a consacré lui aussi cette réputation en la conservant si pure et si belle, parce que l'œuvre du maître en est digne en tous points devant ce juge inexorable.

En effet, si des couleurs, des nuances trop fugaces ont pu se faner ou pâlir, si des formes quelconques ou des idées parfois un peu banales nous font sourire comme de petites choses démodées et passagères, non méchantes, mais simplement insignifiantes, la majeure partie de l'œuvre de Mendelssohn n'a rien perdu de son charme, de son élégance, de son esprit, de la perfection de sa forme, de sa clarté d'expression, de son captivant et radieux lyrisme, de son aérienne fantaisie, de son émotion si directement communicative, et même, par endroits, de sa réelle profondeur. Ce sont assez de qualités pour mériter l'hommage « à vie » des musiciens de tous les temps. La pureté et la sincérité de son inspiration, l'harmonieuse et impeccable forme qu'elle revêt, resteront un exemple sans pareil pour les compositeurs d'aujourd'hui et de demain, et une joie toujours incomparable pour tous les auditeurs.

Sans doute, l'hommage que nous rendrons à Mendelssohn n'égalera-t-il jamais l'enthousiaste et extraordinaire admiration de Schumann pour ce maître. Si, aujourd'hui, elle nous étonne parfois, elle peut cependant se comprendre et s'expliquer ; en tous cas, l'appréciation d'un tel musicien doublé d'un critique probe, perspicace et clairvoyant, est un témoignage que seul le vrai génie de Mendelssohn sut gagner à sa cause, et s'il fait honneur au maître des *Romances sans paroles*, il honore encore bien davantage le noble et généreux esprit de Schumann qui jamais ne connaît l'envie, et salua d'un cœur si enthousiaste ses frères en art.

Les premiers rapports directs des deux maîtres datent de 1835, époque à laquelle Mendelssohn, nommé à la direction des Concerts du Gewandhaus, vint se fixer à Leipzig. Schumann, qui depuis longtemps admirait les œuvres du nouveau directeur, eut l'occasion de lui témoigner personnellement ses sentiments au dîner que Fr. Wieck donna le 13 septembre, pour fêter le 16^e anniversaire de sa fille Clara, dîner auquel il convia Schumann et Mendelssohn. Le 5 octobre, ce dernier réunit à sa table plusieurs artistes éminents, et Schumann fut du nombre. Depuis, les deux musiciens restèrent en rapports intimes et continus. Nous ne trouvons nulle part dans les écrits ou la correspondance publiée de Schumann, le récit ou l'impression de cette première rencontre. Mais dès novembre de la même année son enthousiasme est déjà porté au plus haut degré. C'est l'ami et le collaborateur de la *Neue Zeitschrift für Musik*, Gustave Nauenburg, de Halle, qui en reçoit la première expression : « Mendelssohn est une magnifique nature — un diamant tombé directement du ciel, je crois que nous nous aimons bien. »¹ Le « je crois », se transforma bientôt en certitude et l'intimité devint si grande que peu de jours se passent sans que les deux maîtres ne se rencontrent. Si Mendelssohn parle de se déplacer, Schumann pense aussitôt à l'accompagner, et c'est ainsi qu'il a la ferme intention de se rendre à l'exécution du *Paulus*, récemment achevé, à Dusseldorf en compagnie du compositeur.² Plus il connaît le maître, plus son admiration grandit : « Je le considère comme un sommet de montagne ; c'est un vrai dieu », écrit-il, en avril 1836, à sa belle-sœur, Thérèse Schumann ; et ailleurs, à la même : « Il n'est pas de jour qu'il n'exprime une couple de pensées que l'on devrait aussitôt enchaîner dans de l'or ».

Si l'homme, au moral, et l'artiste sont séduisants, un physique non moins agréable y répond : « Son visage est superbe, éternel »... « il garde un perpétuel et doux mouvement, car il rend ouvertement compte de tout, de ce qui lui vient du dedans et du dehors. »³ L'intimité de tous les jours subit naturellement quelque changement au mariage de Mendelssohn (mars 1837) ; les rapports furent beaucoup moins fréquents, mais la cordialité ne cessa pas de régner. Il est à remarquer toutefois, qu'à tant d'affection, d'enthousiaste admiration et de profonde vénération témoignées par Schumann, Mendelssohn ne répondit point dans la même mesure ; loin de là, et ce qui étonne, c'est que jamais il n'est question de Schumann dans sa correspondance intime. Mais n'oublions pas que le tempérament de Mendelssohn est aussi bien moins expansif, moins exalté que celui de son généreux ami ; de là peut-être ce silence, cette réserve ;

¹ Lettre à G Nauenburg. Leipzig, 25 novembre 1835.

² Un état de dépression morale très grande et une santé chancelante forcèrent Schumann à renoncer à ce projet.

³ Lettre à son ami v. Zuccalmaglio, de Vienne. Leipzig, 31 janvier 1837.

car la vraie amitié et la très grande estime de Mendelssohn pour Schumann se prouvaient en maintes circonstances. Il jouait et louait sans fin les œuvres de piano de son ami ; ses symphonies, aussitôt écrites, étaient exécutées avec le plus grand soin, sous la direction de l'éminent directeur du Gewandhaus, à ses grands concerts, ainsi que toute composition qui lui était présentée par son ami (dont la belle symphonie en *ut* de Schubert, en première exécution). Enfin, M^{me} Schumann fut appelée à participer en soliste à ces concerts, tandis que son mari était nommé par Mendelssohn, professeur au Conservatoire de Leipzig. Je ne crois pas qu'il y ait de meilleures preuves de la sincère amitié, de la confiance et de l'admiration de Mendelssohn à l'égard de Schumann. L'envie s'en mêlant sans doute un peu, on conseilla un jour à ce dernier, de se méfier de son ami. Clara Wieck¹ elle-même à qui en parvint l'écho, interrogea de son côté son fiancé. Schumann se montra très affecté de ce soupçon. Comment le visage si ouvert de son compagnon de tous les jours aurait-il pu mentir ? Il est bien vrai qu'à présent Mendelssohn était marié ; — ils se voyaient moins qu'autrefois, mais cela altérait-il leur amitié réciproque ? Voici ce qu'il répond à l'interrogatoire de Clara : « Je suis peu allé chez Mendelssohn, c'est plutôt lui qui vint à moi ; il reste pour moi l'homme le plus éminent qu'il me fut donné de rencontrer jusqu'à présent. On me dit qu'il n'est pas sincère à mon égard. Cela me serait pénible, car je me sens plein d'un noble sentiment pour lui et je le garde. Dis-moi à l'occasion ce que tu sais ; alors, au moins, on deviendra prudent ; je ne répandrai pas ce qu'on me rapporte de mal. Comment, en musicien, je dois me comporter vis-à-vis de lui, je le sais assez, et je pourrais encore apprendre des années auprès de lui. Pourtant, lui aussi, quelque peu de moi. »² Ce doute jeté dans l'âme de Schumann ne fut qu'un nuage dans le ciel clair de cette affection qu'il ne put voiler qu'un instant et jamais détruire. A Clara toujours, il écrit avec émotion et enthousiasme, un an plus tard : « Par Mendelssohn, on doit avoir de la joie rien qu'à le considérer ; c'est l'artiste le plus digne de vénération et lui aussi m'aime vraiment beaucoup. » Il ne pouvait au reste séparer l'homme de l'artiste et les confond sans cesse dans le même culte. Une phrase à l'ami Joh. Lobe, en 1840, résume en quelques mots tout son sentiment et son admiration : « *Er ist ein Prachtmensch und-Künstler.* » (C'est un homme et un artiste admirables.)

Avec quelle reconnaissance émue et quelle touchante modestie, il remercie chaque fois Mendelssohn de la peine et du soin qu'il apporte à l'exécution de ses œuvres ! Que n'est-il à Leipzig pour venir à lui : « Ah ! si je pouvais vous rendre tout cela ! s'écrie-t-il souvent à la fin de ses lettres, lui qui n'était en reste de rien.

Il souhaite à tous de voir et d'entendre Mendelssohn, de s'en approcher. Les « Ecrits sur la musique »³ de Schumann sont remplis de comptes-rendus enthousiastes, d'analyses subtiles et laudatives des œuvres et des interprétations mendelssohniennes. Il nous serait impossible de les rappeler tous ici. Qu'il nous suffise de dire qu'en général l'appréciation hautement élogieuse de Schumann est absolument juste. Comme il le dit, Mendelssohn est un incomparable « maître de la forme » ; ses enchaînements sont impeccables ; son instrumentation jamais surchargée et toujours pleine de détails intéressants ; les rappels de thèmes antérieurs si délicieusement variés ou ornés qu'ils ont l'air de phrases nouvelles. Si la forme est parfaite, la mélodie ne l'est pas moins et découle de son âme abondante et facile, comme « tombent des fruits suaves et mûrs de l'arbre qu'on secoue » ; chez lui, « la musique est l'expansion d'un beau sentiment qui ne s'inquiète pas de savoir s'il s'épanche sur des centaines de regards ou tranquillement, pour lui seul ; c'est toujours le beau sentiment qui parle. C'est pour cela que les compositions de Mendelssohn sont irrésistibles ;... l'oreille les perçoit ; le cœur les juge ».⁴ Plus l'auteur avance, plus son art est grand, si les qualités essentielles se retrouvent toujours ; le sourire ne cesse de l'illuminer, « celui de la joie de cet art, de la tranquille jouissance dans un cercle intime ; quel aspect bienfaisant que celui de ce bien-être intérieur, de cette paix et de cette grâce de l'âme », dans cette sonate pour piano et violoncelle (*si majeur*). « C'est comme si tout voulait encore devenir plus musical, plus raffiné, plus transfiguré — et si l'on ne veut pas se méprendre — plus mozartien ! Dans le premier épanouissement de sa jeunesse, il travaillait dominé en partie par l'influence de Bach et de Beethoven, et cependant déjà maître de la forme ; dans les Ouvertures, il s'appuie sur des poèmes étrangers ou puise dans la nature, toujours d'ailleurs en musicien et en poète ; des voix s'élèveront même contre cette tendance

¹ Plus tard, Clara Schumann.

² Lettre à Clara Wieck. Leipzig, 13 avril 1838.

³ *Schriften über Musik und Musiker.*

⁴ *Schriften über Musik und Musiker (Band II).*

quand elle devint absolue. La *Sonate* est de la pure musique qui vaut par elle seule ; elle est aussi belle, claire et originale que peut l'être une œuvre sortie des mains d'un très grand artiste »¹.

Dans le domaine de la musique religieuse, Schumann ne loue pas avec moins d'enthousiasme. Il parle du *Paulus* comme du « joyau du présent », d'une « composition de l'art le plus pur, d'une œuvre de paix et d'amour » à laquelle sans doute, on ferait tort en la comparant à celles de Bach ou de Händel. Il ne faut pas oublier qu'elle est « d'un très jeune auteur² qu'entourent encore les grâces » ; elle n'est donc point à mettre en face des pages « de ces maîtres divins qui avaient derrière eux une longue et sainte vie et dont le front atteignait les nuages ». ³ Les *Psaumes* sont « au plus haut degré de l'art religieux », parce qu'« un esprit fort et profond » les a conçus.

Pour la musique de chambre, trio, quatuor, etc., et la symphonie, Schumann aussi place Mendelssohn au premier rang, et quant au *Songe d'une nuit d'été*, il lui paraît composé « dans le plus heureux moment d'une haute envolée, et plus que sur aucune autre œuvre, les fleurs de la jeunesse sont répandues ». — « Rien de plus beau ne peut être pensé en musique »⁴ que les gracieuses scènes des Elfes et d'Obéron.

Comme interprète enfin, Schumann l'admire comme l'un des plus parfaits de l'époque et le salue comme un maître. A l'orchestre, « comme il dirige librement, doucement, artistiquement, toujours en perfection. » Au piano ou à l'orgue, « il joue comme un ange, presqu'inconsciemment, comme un enfant ». — « Quand je pense à Bach, écrit-il un jour à Mendelssohn même, je me le figure à son orgue ; quand il s'agit de vous, je songe à Ste-Cécile animant un clavier. »

Aussi quel deuil, quelle douleur fut pour Schumann la mort prématurée de ce génie tant admiré, de cet ami tant chéri. La confidence et l'expression de cette tristesse sont tout entières exprimées dans une petite pièce de piano, touchante de simplicité émue : *Erinnerung* est son titre⁵ ; le *Souvenir* n'a que quelques lignes, mais quelle intensité et quelle profondeur ! — Les lettres de cette époque à ses amis font entrevoir à chaque instant la douleur éprouvée par cette perte. Pourtant la mission du maître regretté était remplie, et il l'a précisément terminée au moment où les jours lui eussent été difficiles à supporter, la Révolution de 1848 éclatant de toutes parts : « Il était comme une image merveilleuse, et si bon et modeste en même temps ! Qu'il soit heureux ! Il ne sera pas témoin de l'ébranlement du monde d'aujourd'hui ; sa mission n'était au reste que celle du bonheur et de la paix... Il n'aurait guère supporté les jours où nous vivons depuis. On ne peut cesser, encore et toujours, de penser à lui, de parler de lui. Ainsi, pardonnez ma plainte ». ⁶ « Un seul n'est plus ici, écrit-il encore à son ami Verhulst, de La Haye, en novembre 1848 ; c'était le meilleur, Mendelssohn ! Il y a tout juste un an qu'il nous quitta ! »

Le souvenir du disparu ne s'effaça jamais, ne perdit rien de son intensité. Dans les hallucinations qui préludèrent à la triste fin de Schumann, Mendelssohn et Schubert lui apparaissaient sans cesse, se tenant près de lui ; c'est sous l'obsession d'un thème qu'il prétendait dicté par eux, qu'il se leva une nuit pour l'écrire et le développer. Après la première grande crise, lors de son séjour à la maison du docteur Richarz, d'Endenich, Clara lui fit savoir la naissance de leur dernier enfant et lui demanda de quel nom il voulait l'appeler. « Tu me demandes celui que je préfère, lui répondit Schumann ; apprends que c'est celui de l'*Inoubliable* ». ⁷

Ainsi, jusqu'aux derniers jours se conserva dans ce noble cœur, le souvenir inaltérable de l'ami vénéré et du maître admiré qu'il appela un jour « le Mozart du XIX^{me} siècle ». Nous n'irions pas jusque-là. Si Mendelssohn est un clair génie, Mozart est encore bien plus lumineux, plus rayonnant et vibrant surtout. Mendelssohn est enveloppé de lumière ; Mozart est une lumière ; voilà la différence. Schumann vit la clarté chez l'un et l'autre ; celle qui lui parvint, lointaine, de Mozart, il crut, dans son enthousiasme, la retrouver identique et plus rappro-

¹ *Schriften über Musik und Musiker* (Band II).

² L'œuvre est de 1835-1836.

³ *Schriften über Musik und Musiker* (Band II).

⁴ *Schriften über Musik und Musiker* (Band III).

⁵ Inséré dans l'*Album für die Jugend*.

⁶ Lettre à Laurens, de Montpellier, Dresde, 23 avril 1848.

⁷ Le fils fut appelé Félix, du nom de Félix Mendelssohn ; il était remarquablement doué pour la poésie, mais mourut malheureusement encore étudiant, à l'âge de 25 ans.

chée chez son illustre contemporain, et cela non seulement dans le compositeur, mais aussi dans l'interprète.

« Ainsi devait jouer Mozart », dit-il un jour en parlant du jeu de Mendelssohn. Jamais plus, celui-ci n'aura d'admirateur aussi passionné ; aucune voix célébrant aujourd'hui le centenaire de la naissance de Mendelssohn ne résonnera aussi enthousiaste. Aussi, je ne vois pas de plus belle célébration de cette date commémorative que de faire planer au-dessus du chœur de louanges du monde musical à cette heure, cette belle et généreuse voix d'un des plus grands et nobles génies du XIX^e siècle : celle de Robert Schumann.

Qu'à travers ces quelques lignes, elle résonne, en l'honneur de Mendelssohn, au plus profond du cœur de tous.

MAY DE RÜDDER.

La Musique en Suisse.

Suisse romande¹.

Cher Monsieur,

Je m'empresse d'éclaircir le problème qui vous angoisse. La chronique « La musique en Suisse » est rédigée par le signataire de ces lignes, d'après les données que lui fournissent de nombreux correspondants et un matériel considérable de coupures de journaux de toutes les villes suisses — je vous invite à voir ma table, un « jour de rédaction » ! — ce qui ne veut point dire qu'il n'assiste à un certain nombre de concerts dont il lui est possible alors de parler d'une manière personnelle. Tenez, prenons un exemple, celui qui vous préoccupe. C'était à Genève, le 9 janvier, V^{me} concert d'abonnement avec le concours de M^{me} Cl. Kleeberg. Un compte-rendu succinct, mentionnant les qualités du reste bien connues de l'éminente pianiste et le fait que les exécutions de l'orchestre avaient été bonnes, a servi de base au passage de ma chronique qui s'y rapporte. Tenant cependant à donner à nos lecteurs des renseignements statistiques aussi complets que possible, j'ai, en rédigeant ces notes, ajouté les titres des œuvres figurant au programme général des « Concerts d'abonnement », le programme du concert lui-même ne m'étant pas parvenu cette fois, je ne sais pour quelle cause... Et voilà comment se trouvent figurer dans ma dernière chronique deux œuvres (*Variations symphoniques* de C. Franck et *Prélude pour Oedipe-Roi* de M. Schillings) qui, en réalité, n'ont pas été jouées. Ce dont acte. Au reste, le « bon à tirer » était à peine donné qu'une fiche rectificative était déjà prête. Mais il y aurait un moyen d'éviter le retour d'erreurs semblables, si anodines soient-elles, ce serait que *tous* les intéressés fissent parvenir à *temps* à la rédaction les renseignements de nature à assurer la parfaite exactitude des faits. C'est sur ce vœu que je termine, cher Monsieur, ou plutôt que je devrais terminer. Mais, au fait, vous désirez vous mettre au courant des événements de notre dernière quinzaine musicale, vous avez dans ce but ouvert la *Vie Musicale* à cette page. Pourquoi ne vous en parlerais-je pas, à vous, tout simplement, tout familièrement ? Je serai bref, cette fois, le temps et l'espace me faisant également défaut.

Pauvre moi ! que reste-t-il alors ? — Il reste l'Art radieux, la « musique qui dure », comme disait un de nos meilleurs philosophes, la musique victorieuse à la fois du temps et de l'espace. Il reste, parmi les œuvres que Genève entendit récemment, telle symphonie de Haydn (*La surprise*), tel air de Mozart (*Noces de Figaro*) qu'au VI^{me} concert d'abonnement M^{me} Gaëtane Vicq chanta de sa jolie voix, tandis que M. Max Behrens exécutait en pianiste très sûr de lui-même le robuste, brillant et quelque peu lisztien concerto en *si* mineur de B. Stavenhagen. Sous la direction de ce dernier, la seconde partie du concert se composa uniquement d'œuvres françaises : le bien connu prélude à *l'Après-midi d'un Faune*, de C. Debussy, deux mélodies avec orchestre d'A. Georges et de L. Moreau, puis l'alerte et brillant *Carnaval romain* de Berlioz. — Il reste, du répertoire fort riche de l'« Orchestre symphonique » de Lausanne, telles pages de Richard Wagner exécutées avec beaucoup de relief sous la direction de M. Cor

¹ Lettre ouverte à un de nos « fidèles abonnés » qui s'étonne qu'une légère erreur de fait ait pu se glisser dans l'énorme amoncellement de matériaux que représentent nos chroniques de la musique en Suisse : plusieurs centaines de concerts depuis le début de la saison.